

Histoire de la slavistique : le rôle des institutions, sous la direction d'
Antonia Bernard

Monsieur le Professeur Paul Garde

Citer ce document / Cite this document :

Garde Paul. *Histoire de la slavistique : le rôle des institutions*, sous la direction d' Antonia Bernard. In: Revue des études slaves, tome 76, fascicule 4, 2005. pp. 598-599;

https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_2005_num_76_4_6979_t1_0598_0000_2

Fichier pdf généré le 04/04/2018

l'aspect du verbe russe. Il va de soi qu'il devrait faire partie de la bibliothèque de tout étudiant russisant et de tout enseignant de grammaire russe.

Oleg CHINKAROUK

Histoire de la slavistique : le rôle des institutions, sous la direction d'Antonia BERNARD, Paris, I.E.S. (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves, ISSN 079-0028, t. XLIV), 2003, 267 pages, couverture illustrée.

ISBN 2-7204-0368-7

Ce volume rassemble les communications d'un colloque tenu à Paris en 2001, dans le cadre des travaux de la Commission pour l'Histoire de la slavistique du Comité international des slavistes. L'histoire de la slavistique y est présentée sous l'angle des institutions qui y ont contribué. Celles-ci : académies et universités, bibliothèques et revues, sont indispensables au développement de la recherche, mais elles dépendent des États, qui ont leurs objectifs propres, souvent peu compatibles avec ceux de la science. C'est ce paradoxe que souligne Antonia Bernard dans l'introduction : les savants ont toujours dû « ruser avec le tuteur » (p. 13) : essayer de faire servir les moyens obtenus du pouvoir politique à de vraies fins scientifiques, avec le minimum de compromissions.

Le lieu le moins atteint par ces tensions a sans doute été Vienne (article de Heinz Miklas). Dès les années 1790 la vieille capitale a été pour les « pères de la slavistique », autour de Kopitar, un lieu de rencontre important, mais sans institutions propres. Celles-ci, académie, chaire à l'université, ne sont apparues qu'à l'époque du « Printemps des peuples » (en 1847 et 1849). Le pouvoir traditionnel des Habsbourg se souciait peu des grandes institutions étatiques. Ce retard n'a pas empêché la chaire viennoise, illustrée par Miklosich, puis Jagić, d'être jusqu'en 1918 le principal centre européen de ces études, rassemblant des savants issus de tous les peuples slaves de l'empire.

L'U.R.S.S. au contraire a donné à ce conflit un tour particulièrement aigu. À Petrograd (article de M. A. Robinson), la Section de langue et littérature russe de l'Académie des sciences (ORJaS), après la mort en 1920 de son illustre directeur A. A. Šaxmatov, a le malheur d'« attirer l'attention » du Parti, qui diminue ses moyens, met en cause son statut, lui impose des nominations peu souhaitées, jusqu'à la soumettre à l'idéologie. À la même époque, à Minsk (article de Henadz Cychun), l'Institut de culture biélorusse (Inbelkul't), créé en 1922 dans l'enthousiasme de la toute jeune république de Biélorussie, fut fermé en 1928 dans la vague stalinienne de russification. Plus tard, à Leningrad, l'Institut de slavistique avait disparu depuis 1934, car les organes du Parti considéraient cette discipline comme « une science bourgeoise idéologiquement étrangère ». A. S. Myl'nikov raconte comment, en 1976, lui-même et plusieurs de ses collègues ont réussi à créer une société savante, pluridisciplinaire et bienveillante, qui rassemblait tous les spécialistes leningradois de ces matières, et qui fut, durant les treize années de son existence, un centre de discussion actif où régnaient l'enthousiasme et la liberté d'esprit – antithèse de la « stagnation » ambiante.

En Allemagne, pendant un demi-siècle (1876-1929), la revue *Archiv für slavische Philologie* (article de Sergio Bonazza), publiée à Berlin sous la direction de Vatroslav Jagić, fut le principal organe mondial des études slaves, notamment slaves du Sud. Dans le même pays (article de Helmut Schaller), la slavistique était présente dès le XIX^e siècle dans trois universités et trois académies, et illustrée par de grands savants. Mais au XX^e elle a parfois paru suspecte : en 1903, dans une éphémère académie fondée à Posen (Poznań), certains jugeaient dangereuses des études sur la Pologne, et sous le nazisme un travail de Trautmann sur les toponymes slaves en Mecklembourg fut

interdit de publication. Dans l'entre-deux-guerres le grand slaviste Max Vasmer (article de Marie-Luise Bott) a réussi, non sans peine, à préserver à l'Institut slave de l'université de Berlin la rigueur des méthodes philologiques. Il s'est opposé de son mieux à ceux qui, sous prétexte de *Geistesgeschichte* ou de *Kulturkunde*, pratiquaient un amateurisme qui devait en faire des auxiliaires complaisants de l'idéologie nazie.

À Paris (article d'Antonia Bernard) la slavistique avait pris naissance au XIX^e siècle avec la chaire de Mickiewicz au Collège de France (1840). Elle est renouvelée à l'orée du XX^e par des savants formés à l'école comparatiste : Antoine Meillet, Paul Boyer, Louis Leger. L'Institut d'études slaves, créé en 1920, put paraître au début un instrument de la politique menée après Versailles par la France et par deux États amis, Tchécoslovaquie et Yougoslavie, qui avaient aussi participé à son financement. L'article montre comment la rigueur intellectuelle et la probité scientifique de Meillet, puis d'André Mazon, qui anima l'institut et sa *Revue* pendant près d'un demi-siècle, leur ont permis d'échapper à l'emprise politique et de rester d'authentiques centres de vie scientifique. Les articles de Michel Masłowski et de Jaroslava Josypyszyn montrent le rôle joué, toujours à Paris, par les bibliothèques polonaise et ukrainienne.

À Prague (article de Miloš Zelenka) la revue *Slavia* est fondée en 1922, suite à la création de l'État tchécoslovaque. Le périodique pragois a l'ambition de prendre la suite de l'*Archiv für slavische Philologie* comme organe principal de la slavistique européenne, et il y réussit grâce à son directeur, Matyaš Murko, qui sut l'orienter vers une conception scientifique des études slaves héritée de Jagić : langues, littératures et « morphologie des coutumes », c'est-à-dire folklore et ethnographie. La revue accueillit très vite la jeune génération, celle de l'école de Prague, avec les formalistes russes exilés à Prague comme Roman Jakobson. Pendant l'Occupation, la revue disparut, sauf un « faux » numéro publié sous le même titre à Stuttgart par une équipe nazie. Elle reprit sa publication après la guerre.

D'autres articles traitent des études slaves à l'université de Kharkov avant 1914 (V. Ju. Frantchuk), aux États-Unis jusqu'en 1950 (Lawrence E. Feinberg), en Lituanie (Oleg Poljakov), en Bulgarie (Svetlana Karagyozova), en Roumanie (Constantin Geambașu), dans l'« école d'Ohrid » aux IX^e et X^e siècles (Frosa Pejaska-Bouchereau). A. D. Doulitchenko montre comment des documents d'archives ont permis des découvertes concernant diverses « micro-langues » slaves : kachoube, croate du Burgenland, slovène de Resia, ruthène de Voïvodine.

Notons enfin la question de fond posée par le slaviste bulgare Panayot Karagyozov : la slavistique est-elle une science ? Oui, répond l'auteur, mais à condition de ne pas la confondre avec « l'idée de l'unité slave », qui est « plus proche du *mythe idéologique* que de la *réalité* » (souligné par l'A., p. 191). En étudiant les « historiographies des littératures slaves », depuis Šafařík et Mickiewicz jusqu'à Georgiev et Čiževskij, il montre comment, du XIX^e au XX^e siècle, ce type d'ouvrage a oscillé entre ces deux pôles.

C'est donc toute une histoire des études slaves qui nous est offerte en pointillé. L'approche adoptée permet de mieux mesurer les écueils rencontrés par la science, surtout au XX^e siècle, du fait de la politique et de l'idéologie, et le mérite des savants qui ont essayé, souvent avec succès, de les surmonter.